

Voici une petite nouvelle rien que pour vous !

Bonne lecture !

Pour m'écrire :

asbillet.auteur@gmail.com

Site internet :

<https://www.asbilletauteur.com>

Pour me suivre :



<https://www.facebook.com/asbilletauteur>



<https://www.instagram.com/annesophiebilletauteur/>

LA CHASSE

-

Anne-Sophie Billet

« J'ai toujours pensé qu'il y avait dans le phénomène des pressentiments quelque chose de surnaturel qui, même mieux observé, fournirait la preuve de l'immatérialité de l'âme. »
(Jean-François Parot)

*« Avec son air très naturel
Le surnaturel nous entoure. »*
(Jules Supervielle)

L'air était lourd et l'obscurité oppressante. Je mis un pied devant l'autre, avançant au ralenti, avec prudence. Mes jambes semblaient peser une tonne et chaque bruit affolait mon cœur. Cette maison était vraiment sinistre. Nul besoin d'un détecteur high-tech ou d'une formule magique pour savoir qu'une présence hantait ces lieux. Les murs et l'air que l'on respirait en étaient imprégnés.

Soudain, j'entendis un craquement. Pas une branche, ni un raclement de gorge ou une latte qui grince. Un vrai craquement hyper flippant et beaucoup trop sec pour être naturel. Je stoppai net ma marche, aux aguets. C'est alors qu'une lumière blanche et aveuglante éclaira toute la pièce, tel un projecteur de cinéma.

– Il y a quelque chose ? me demanda Julien l'air de rien.

Sa voix perça le silence avec brutalité.

– Arrête cette fichue caméra, bordel ! m'énervai-je.

Il éteignit la torche intégrée de son appareil et passa en infrarouge.

– Sœurette, soupira-t-il comme si cette conversation revenait sans cesse sur le tapis, je ne pense pas que la lumière va les empêcher de se manifester, c'est ridicule de se promener dans le noir !

Je ne pouvais pas le contredire sur ce dernier point. Cependant, d'après mon expérience, les fantômes, esprits ou autres créatures informes et immatérielles, fuyaient la lumière comme la peste pour une obscure raison. Le noir était leur terrain de jeu et de chasse préféré.

– Et filmer une maison hantée, ça fait vraiment amateur, rajoutai-je piquée au vif.

– C'est pour la postérité ! se défendit-il. Et puis.... Oh merde !!

– Quoi ?? le pressai-je.

– Là ! Un esprit !

Il ralluma la lumière de son engin et pointa du doigt le magnifique piano en bois qui ornait le salon et lui donnait un style victorien très chic. Je saisis ma carabine et sans réfléchir une seconde de plus, je tirai une cartouche de sel dans sa direction. Un bruit effroyable en sortit, comme si l'instrument hurlait de douleur.

– Je l'ai eu ?

– Non ! Il est là !

– Où ça ?! Sois plus précis, bordel !

– Droite ! cria-t-il.

Et bang ! Une autre cartouche.

– Alors ? lui demandai-je tandis que je rechargeais mon arme.

Il éteignit sa torche et fit tourner sa caméra du sol au plafond et d'un mur à l'autre, les sourcils froncés, visiblement très concentré.

– Il n'est plus là, mais je ne suis pas sûr que tu l'aies touché.

Une porte claqua soudainement, nous faisant sursauter. Il paraissait évident dorénavant que j'avais loupé mon coup.

– Bon, on continue. Sers-toi de ta caméra pour le repérer et guide-moi.

– Pas si inutile que ça ma caméra, hein ?

Il me donna un petit coup d'épaule en souriant, très fier de lui. Mon frère était irrécupérable.

– Ça va, arrête ton cirque. On est là pour bosser, je te rappelle.

– Oui, chef ! répliqua-t-il en mimant le salut militaire.

Il ne se départit pas pour autant de son sourire. Il avait eu raison et cette satisfaction le comblerait jusqu'à la fin de la semaine, au moins. Je n'avais pas fini d'en entendre parler. Quel cauchemar !

La porte entrouverte qui se dressait devant nous donnait sur une cuisine spacieuse et incroyablement bien équipée, de quoi subvenir aux besoins de tout un régiment. Les lourds volets en bois n'avaient pas été fermés dans cette pièce. La lune, pleine ce soir-là, s'infiltrait sans ménagement dans la maison abandonnée. Nul besoin de lumière artificielle, sa luminosité naturelle suffisait pour distinguer chaque élément, notamment ces poêles qui n'arrêtaient pas de se balancer d'avant en arrière.

– Euh... Alice ?

– Oui, quoi ?

– Notre ami le fantôme n'est pas tout seul.

Je me figeai.

– Précise.

– Pour faire simple, on assiste à une petite réunion de famille.

Je me penchai légèrement vers Julien afin de jeter un œil à sa caméra. Sur le fond noir et grisâtre de l'écran se détachaient quatre silhouettes fluorescentes. Une personne âgée semblait découper des rondelles d'un légume imaginaire. Ses habits, vieux, usés, et sa coiffure ancienne, me firent penser qu'elle avait vécu il y a plus d'une centaine d'années. Une femme plus jeune paraissait occupée à mettre le couvert sur la grande table située au centre de la pièce. Un garçon d'une dizaine d'années était attablé, jouant tranquillement avec un train en bois, mimant avec ses lèvres le « tchou tchou » de la machine, même si je n'en percevais aucun son. Puis, je le vis. Lui. « Notre ami » comme l'avait surnommé Julien. Nos regards se croisèrent. Le père était avachi sur sa chaise, un cigare au coin de la bouche, la chemise ouverte. Gros, imposant, mal rasé et visiblement de mauvaise humeur. Une vraie caricature du patriarcat. Si les autres entités semblaient revivre une scène de la vie quotidienne, perdues dans une reviviscence infinie de leur ancienne vie, lui nous voyait clairement. Sur son visage renfrogné, un sourire étira peu à peu ses lèvres sans que j'en comprenne la raison. Quelque chose se détacha alors soudainement dans l'obscurité. Une forme qui apparaissait floue sur l'écran de la caméra. Je levai les yeux et aperçus le fameux objet au moment même où celui-ci se dirigea vers nous telle une fusée.

– Attention !! cria une voix.

Une masse me percuta de plein fouet, me projetant contre Julien. Nous tombâmes tous les trois au sol dans un enchevêtrement de jambes, de bras et de « aië », « bordel » et « merde ».

– Putain, mais vous faisiez quoi plantez là au milieu comme des abrutis ?

Je reconnus Johan à sa voix et à son ton autoritaire.

– On réfléchissait à un plan d'attaque, qu'est-ce que tu crois ! répliquai-je en me massant l'épaule qu'il avait percutée.

Il me tendit une main pour m'aider à me relever. Je l'ignorai ostensiblement. Il souffla d'agacement, à ma grande satisfaction.

– Fais chier ! râla Julien.

Étendu par terre, il contempla avec dépit les petits morceaux de verre répandus sur le sol. L'écran de sa caméra avait explosé en mille morceaux. Il se releva en quatrième vitesse, visiblement sur les nerfs.

– C'est quoi ton problème, mec ?

Johan pointa du doigt l'énorme couteau à viande planté dans le mur juste derrière nous. Julien ravala sa salive même si cela lui en coutait. Il savait qu'il devait la survie de son incroyable cerveau à Johan, mais le reconnaître était probablement au-dessus de ses forces.

– Vous jouiez à quoi avec cet engin ? À un épisode de Supernatural ? s'énerva Johan

– À repérer les esprits, et grâce à toi, on avance à l'aveuglette ! rétorqua mon frère.

Johan me regarda avec étonnement. Il me connaissait bien. Il savait que cette idée ne venait pas de moi. J'étais partisane des bonnes vieilles méthodes et allergique à toutes ces technologies bien trop fragiles à mon goût et peu fiables.

Je haussai les épaules.

– Ça marche, répondis-je malgré moi. Beaucoup mieux que ce collier.

Ma main se referma dans le vide. Mon cou était nu.

– L'enfoiré, lâchai-je.

Voilà pourquoi je n'avais pas vu les esprits plus tôt. Le collier était un talisman qui me permettait de les voir ou tout du moins de percevoir leur présence plus ou moins distinctement. Son pouvoir restait un mystère pour moi et je n'étais pas encore habituée à m'en servir. Le vieux père avait dû me l'enlever en toute discrétion.

Johan souffla.

– Je t’en referai un autre. Bon, je prends la relève. Suivez-moi et en silence !

– Ah oui, j’oubliais que tu n’avais pas besoin d’un collier pour voir les esprits, ironisa Julien. Tu es quoi déjà ? Je ne me rappelle plus.

– Normal, je ne te l’ai jamais dit. Et ce que je suis, actuellement, c’est en rogne, alors boucle-la !

Je ne pus m’empêcher de sourire. Ces deux-là se cherchaient constamment. Je savais pourquoi Julien prenait la mouche. Johan m’appréciait. Pourtant, nous ignorions tout de lui. Il apparaissait et disparaissait au hasard de nos enquêtes pour nous prêter mainforte. Il ôtait à Julien le rôle d’homme protecteur, même si nous savions pertinemment tous les deux que je portais mieux ce rôle que lui. Il était cérébral, j’étais plus dans l’action et c’était ce qui effrayait le plus Johan, en dehors du fait que mon comportement téméraire le mettait constamment sur les nerfs.

Je le suivis à l’étage. Il était grand, près d’1m85. Vingt centimètres nous séparaient et je me perdis dans son ombre. Ses yeux bleus incandescents sondaient chaque pièce de la maison avec prudence. Les miens, marron et fiers de l’être, ne voyaient strictement rien. Julien et ses yeux verts s’occupaient de rafistoler la caméra. Il n’était pas du tout concentré.

Nous pénétrâmes tous ensemble dans ce qui semblait être une chambre parentale. Un grand lit en bois ornait la pièce avec d’un côté une armoire en chêne et de l’autre une petite commode. Décoration classique d’une maison de retraités de l’ancien temps.

Soudain, Johan stoppa net sa marche. Absorbée par l’environnement, je lui rentraï dedans, mon nez s’écrasant contre sa veste en cuir.

– Oh merde ! L’enfoiré ! s’exclama-t-il.

Décidément aujourd’hui, les gros mots étaient de sortie.

– Fusil ! ordonna-t-il.

Je ne pris pas la peine de le questionner, son ton ne s’y prêtait pas. Je lui passais l’engin en deux temps, trois mouvements. Il tira une cartouche qui s’enfonça dans le mur et fit tomber un morceau de plâtre.

– Alice, sors de là ! me cria Johan.

Avant même que l’information ne fasse le trajet jusqu’à mon cerveau, je vis Johan et Julien projetés dans les airs hors de la pièce, me laissant seule, les bras ballants, au milieu de la chambre. Dans un dernier geste, Johan réussit à me balancer le fusil avant que la porte ne se referme d’un coup sec.

Sans réfléchir, je me jetai dessus et visai au hasard. Je ne tirai pas pour autant, car tout était calme et tranquille. Je sentis un vent froid soulever une mèche de mes cheveux attachés en queue de cheval. Elle retomba, légère comme une plume. Je serrai le fusil tellement fort que mes jointures blanchirent. Un coup d’œil m’apprit que les garçons faisaient tourner la poignée de la porte, encore et encore, en vain. Le fantôme avait dû la verrouiller. Il me suffisait de me déplacer lentement vers la clé enfoncée dans la serrure, l’air de rien, pour leur ouvrir. Sans collier ni caméra, j’étais totalement aveugle face à mon adversaire. Je fis tranquillement un pas puis un autre. La clé était juste là, à quelques centimètres seulement. Alors que je touchais du bout des doigts le précieux sésame, une bourrasque me projeta contre l’armoire. Je retombai lourdement sur le sol laissant échapper le fusil qui glissa sous le lit dans un vacarme de ferraille. Les bruits sourds contre la porte redoublèrent d’intensité. Sûrement Johan et Julien qui essayaient de l’enfoncer. Je les entendais tambouriner de toutes leurs forces. Je me mis à 4 pattes et tentai d’attraper l’arme, mais une main invisible me saisit la cheville et me tira en arrière.

– Lâche-moi bordel !

Je remuai mon pied dans tous les sens, mais il me tenait d’une poigne de fer. Il réussit à me soulever de terre et à me balancer sur le lit.

– Utilise ton couteau Alice !

La voix de Johan s’infiltra dans la pièce. Le couteau. Je l’avais complètement oublié. Tranquillement rangé dans son holster à ma cheville, cette arme était 100 % ferraille et donc 100 % anti-fantômes. Un cadeau de Johan. Un de plus.

Je me contorsionnai pour le saisir et fis un geste circulaire là où le fantôme était censé se trouver. Gagné ! Mon pied retomba lourdement sur le matelas, signe qu'il m'avait lâché. Dans un élan de courage et d'adrénaline, je plongeai sous le lit pour saisir le fusil et visai la serrure.

– Écartez-vous ! criai-je.

Et je fis feu. La poignée vola en éclat. La seconde d'après, Johan poussa la porte, sortit un pistolet de l'intérieur de sa veste et tira. Sans une hésitation, sans un cillement. Un éclair éclaira soudainement la pièce puis le silence retomba.

– Ce n'était pas du sel ça, c'était quoi ? lui demandai-je toujours allongée par terre.

Il se tourna vers moi, un sourire sur les lèvres.

– Le sel les repousse le temps de faire un exorcisme, mais ça ne les tue pas.

– Tu l'as tué ? m'étonnai-je.

Il me tendit sa main. Je la saisis sans réfléchir. J'étais encore sous le choc de son intervention éclair.

Il me redressa d'un coup sec et épousseta mes vêtements.

– Celui-ci ne méritait pas l'exorcisme.

Il me détailla des pieds à la tête, sans doute pour voir si je n'étais pas blessée. Rassuré, il posa ses mains sur mes épaules puis son regard se perdit derrière moi. Il observait le lit.

– Qu'est-ce que tu as vu, Johan ?

Un mélange de tristesse et de colère envahit son visage. Il me regarda de nouveau et ses mains remontèrent le col de ma veste, en un geste mécanique et rassurant.

– Laisse les esprits de sa famille en bas. Ils se tiendront tranquilles et seront beaucoup mieux sans lui.

Il remit une mèche de mes cheveux derrière l'oreille.

– Je dois y aller.

– Pas si vite mon gars ! l'interpella Julien. Et pour ma caméra, alors ? Je n'ai pas les moyens de m'en payer une neuve !

Johan s'accroupit sur le rebord de la fenêtre, un sourire malicieux aux coins des lèvres.

– Je te ferai un collier, dit-il le tout ponctué d'un clin d'œil.

Julien vit rouge.

– Espèce d'enfoiré ! cria-t-il.

Mais c'était trop tard. Johan avait disparu dans la nuit. Comme à chaque fois.

Je passai un bras sur les épaules dépitées de mon petit frère.

– Allez va ! Tu survivras ! Une autre mission très importante nous attend !

– Ah oui ? Laquelle ? s'étonna-t-il.

– Reprendre des forces bien sûr !

Il sourit, se léchant presque les babines en imaginant le burger qu'il allait déguster. Il balança sa caméra complètement HS sur le lit et m'entraîna avec lui.

– Enfin un peu d'action !

FIN